

LOUISE MICHEL

1. La répression des communards

Institutrice républicaine, cantinière pendant le siège de Paris, oratrice au club de la Révolution, ambulancière et soldat, Louise Michel (1830-1905) semble avoir pris une part active aux combats sur les barricades de la Commune. Par ses autobiographies riches en détails et en anecdotes – *Mémoires* (1886) et *La Commune, Histoire et Souvenirs* (1898) en particulier –, Louise Michel la féministe anti-autoritaire a contribué à forger le mythe de la « Vierge rouge ». Elle se battit à Neuilly, Clamart et Issy, puis sur différentes barricades parisiennes et notamment sur celle de la chaussée Clignancourt qu'elle aurait tenue avec seulement deux camarades d'armes. « Les balles faisaient le bruit de grêle des orages d'été », écrit-elle dans ses *Mémoires*.

La reddition de Louise Michel

Ayant appris que sa mère avait été arrêtée à sa place, Louise Michel se rendit aux soldats versaillais, au risque d'être aussitôt passée par les armes. C'est le moment que Jules Girardet (1856-1946) a choisi de représenter dans le tableau intitulé *L'Arrestation de Louise Michel*. On y voit une jeune femme en tête d'un cortège populaire. Deux cavaliers armés repoussent la foule acclamant la prisonnière aux traits idéalisés et finalement peu ressemblants.

Fonctionnant en pendant, l'autre œuvre représente au même format et dans des tons identiques *Louise Michel à Satory*. Le lieu n'est pas neutre : c'est le camp militaire où les communards sont détenus par les troupes versaillaises et où ils sont exécutés – comme Rossel, Bourgeois et Ferré le 28 novembre 1871. Il est probable que le peintre ait aussi voulu faire référence à l'une des déclarations tonitruantes de Louise Michel devant le 6e Conseil de guerre : « Ce que je réclame de vous qui vous donnez comme mes juges, c'est le champ de Satory où sont tombés nos frères... » En l'occurrence, le peintre figure la détenue haranguant des communards rassemblés autour d'elle. En contrepoint du visage calme, déterminé et généreux arboré par Louise Michel dans *L'Arrestation*, Girardet lui confère dans la scène de Satory un air courroucé, que renforcent le bras droit tendu et l'index vengeur.

De la réalité au mythe

Ces deux œuvres représentent des scènes d'arrestation et de détention plutôt convenues, comme la gravure de presse en a beaucoup donné aux lecteurs des journaux illustrés. Pourtant, parce qu'il s'agit de Louise Michel, ces deux tableaux ne peuvent pas être des constats de la réalité factuelle, mais plutôt une prise en compte de la figure mythique et idéalisée de la « Vierge rouge » : ses engagements généreux et nombreux pour les Kanak, les femmes, les détenus et les opprimés en feront peu à peu un symbole libertaire. Dans les deux cas, les effigies trop jeunes et trop idéalisées ne fonctionnent pas en tant que simples portraits. En effet, leur efficacité tient surtout à la présence du peuple associé à sa personne, à travers la représentation de quelques stéréotypes efficaces : des fédérés, des « Gavroches », des femmes du peuple dont une mère et son bambin, tous en haillons et dont les hardes s'accordent à la robe et à la vareuse disparates de Louise Michel – acclamée dans la scène de son arrestation, écoutée avec respect et recueillement dans l'image du camp de Satory.

Auteur : Bertrand TILLIER





2. Extrait d'une conférence donnée en 1904

Selon moi, devant le grand idéal de liberté et de justice, il n'y a point de différence d'hommes et de femmes ; à chacun son œuvre.

Ce n'est pas pour conquérir des privilèges que nous devons nous réunir, car, des privilèges, nous n'en avons pas besoin. Nous allons à la conquête du monde avec ses richesses multipliées par la science et le travail, avec pour horizons la liberté sans limites.

Le vieux monde craque de toutes parts : à Rome, en Russie, il montre ses pourritures. Pour arriver nous tous, hommes et femmes, à instaurer la cité nouvelle de lumière et de bonheur, nous avons à vaincre l'ignorance et la misère qui rendent mauvais. C'est nous, qui savons, qui sommes des criminels si, en égoïstes, nous gardons pour nous-mêmes nos connaissances. On manque d'enthousiasme : il ne suffit pas de savoir, il faut vouloir et agir.

On s'est défié des femmes, qui sont pourtant une grande force. La femme est un terrain facile à cultiver, c'est un compagnon et non un esclave.

C'est à la femme d'essayer de faire des hommes. Qu'elle n'ait plus rien de caché, qu'elle renonce aux puérités et aux petites ruses qui sont une marque de faiblesse ; qu'elle aille comme l'homme à visage découvert ; elle sera heureuse.

Il faut que la femme refuse de se prostituer plus longtemps d'âme lorsque ce n'est pas de corps.

Elle-même doit être l'artisan de son émancipation.

Que la femme refuse de demeurer l'être inférieur que la vieille société a prétendu faire d'elle à perpétuité !

Et que les hommes, armés contre d'autres hommes pour la défense du vieux monde d'iniquités, refusent de se faire assassins ! Que des militaires préfèrent se faire fusiller que tirer ! Ayons, hommes et femmes, la force de la volonté, car nous n'avons pas celle des baïonnettes !

Nous sommes à une époque de l'évolution universelle où la lumière commence à rayonner : sachons en profiter !

Eveillons, aidons les forces latentes. Je me rappelle la Bretagne, que j'ai parcourue il n'y a pas longtemps pour y faire des conférences. C'est une province qui possède de grandes ressources d'énergie et qui est impulsive comme tous les convertis. Il s'y passera de grandes choses lorsque nous aurons su prendre cette province.

Elle-même s'insurgera contre ses religions et détruira ses églises. Les prêtres y sont plus arriérés qu'ailleurs et, à cause de cela, il faut que les paysans bretons libérés deviennent un peu savants.

Les groupements humains et les individus suivent les mêmes lois d'évolution naturelle : hier l'esclavage, la misère morale et matérielle ; aujourd'hui le premier éveil ; demain l'entrée dans le bonheur et la liberté.

On n'a rien fait de mieux que les universités populaires où la femme va s'instruire à côté de l'homme, son camarade, où des prolétaires s'efforcent de s'assimiler des vérités naturelles et des lambeaux de savoir.

Il nous faut multiplier ces universités, les vivifier, consolider leur méthode d'enseignement. On doit y apprendre ce que sont la Matière, l'Homme, la Société, les rapports existant entre eux, ce que fut l'homme, ce qu'il sera. Il faut que rien ne nous fatigue, que rien ne nous abatte.

Le Moyen Age, lui aussi, à un moment, semblait prêt à faire triompher les idées généreuses. Mais le clergé recouvrit de son ombre le mouvement qui se dessinait et, pour des siècles, l'erreur domina la vérité.

Nous devons profiter de l'heure présente et ne pas nous attarder aux choses mesquines, aux rivalités de clans, aux vanités ridicules : la femme ne doit pas singer l'homme dans ses erreurs.

Le duel des sexes serait ridicule et odieux : il n'y a pas la Femme contre L'homme ; il y a l'humanité.

Nous n'avons pas à mendier ces choses mesquines qu'on appelle des droits politiques et qui vont disparaître avec la politique elle-même dans cette grande refonte faisant de l'humanité une vie toute nouvelle.

Quiets-ce que le droit de déléguer tous les quatre ans un pouvoir nominal à des mandataires en comparaison du droit naturel de penser et de vivre sans maître en puisant dans la richesse devenue le patrimoine de tous.

Il faut prendre, pour en faire le bien commun de l'humanité sans distinction de sexe, ce qui donne la vie, la vie de la pensée comme celle du corps. Il faut prendre la science, prendre les arts, se les approprier et que chacun soit soi-même.

Etre soi-même ! Que la femme qui poursuit son émancipation cesse d'être un écho, un reflet ! Quelle s'affirme sans vanité comme sans peur, telle qu'elle est. Ce qui fait que les peintres qui sont prix de Rome n'ont jamais rien valu, c'est qu'ils ont pris l'habitude de copier au lieu de créer.

Agissons et marchons vite, car nous ne sommes pas seuls et il nous faut songer aux autres. Laissons les réactionnaires se cramponner au passé, à leurs institutions qui s'effondreront avec eux, les tenant captifs comme des rats dans leurs trous. Ils veulent vivre dans l'ornière ; pour nous, créons les larges routes où nous ferons passer les petits enfants. En ouvrant ces routes-là, on peut mourir : ne le cachons pas, on ne meurt qu'une fois et ce n'est pas grand-chose. Ceux qui passeront les premiers seront les plus exposés : qu'importe, toute avant-garde est faite pour être sacrifiée.

Il ne faut pas regarder, lorsqu'on fait une découverte, si lion est suivi, il faut soi-même la poursuivre.

Il y a longtemps que le progrès serait le maître si on avait eu plus de volonté, mais nous osons à peine nous affranchir du joug du passé. Nous avons partout des attaches qui nous enserrent, des hérédités qui, d'hommes à hommes, ont passé aux enfants. Rome et Fouilloy-les-Oies ont pesé également sur les esprits.

Il faut s'affranchir de lune comme de l'autre.

Il nous faut transformer quelque chose de plus important que les constitutions : la société, où toutes les misères découlent les unes des autres ; la faim, l'ignorance, la prostitution, la haine. Chez l'être humain roulé dans toutes ces misères, qui l'enveloppent comme les replis d'un suaire, il peut substituer quelque chose de bon.

Les apaches (vieux mot désignant les truands) eux-mêmes ont leurs qualités : ils ne se trahissent pas.

Le pouvoir abêtit les hommes ; aussi devons-nous, non point le conquérir et nous l'arracher entre hommes et femmes, mais l'éliminer de la société en faisant de celle-ci une grande famille libre, égalitaire et fraternelle, selon la belle devise maçonnique. Les hommes de la Commune étaient individuellement énergiques, d'une grande valeur. Membres de la Commune, ils ne furent pas à la hauteur de leur tâche. Ce n'est pas le gouvernement qui possède la grande force, c'est le reflux de revendications ouvrières qui pousse le pouvoir dans le dos et le force à exécuter quelques réformes indispensables. Il faut donc que notre action active celle des pouvoirs.

Ce ne sera pas chose facile, car la réaction se remue pour conserver ses privilèges.

Nous allons vers l'avenir, elle veut ramener l'humanité au passé.

Peut-être la violence devra-t-elle trancher ce conflit. J'ai assisté à Londres à une réunion de nihilistes.

Il était curieux de voir ces hommes, non pas se réjouir de la mort de Plewes, mais être satisfaits que l'humanité fût débarrassée d'un obstacle entravant sa marche en avant.

Il nous faut dépouiller l'humanité de ses laideurs et de ses tares. En ce moment souffle, tantôt en harmonie tantôt en tempête, un esprit véritablement nouveau. Il y a des grèves où on entend les colères monter, il y a une certaine chaleur dans les cerveaux, on cherche quelque chose, c'est une autre orientation de l'espèce humaine, des troupes qui vont vers l'idéal. Ils veulent rompre avec le passé ; il faut que le passé soit mort. Il appartient aux maçons et aux maçonnes de créer la religion nouvelle, la religion sans dieu et sans dogme

En 1904, elle donne, à Rouen, une conférence devant douze cent auditeurs. Elle y tient des propos antimilitaristes, dont il faut bien croire qu'ils ne manquent pas d'impact puisque, aussitôt après, le directeur général en personne de la sécurité publique en Italie télégraphie en toute hâte à son homologue français pour savoir dans quelle mesure on peut craindre au-delà des Alpes, une visite de la redoutable agitatrice.

Louise Michel meurt à Marseille le 10 janvier 1905, durant une tournée de conférences dans le Midi.

Son corps fut ramené à Paris et ses obsèques furent suivies par une foule évaluée à 100.000 personnes.

Plusieurs dossiers des archives de la préfecture de police narrèrent la cérémonie d'enterrement ainsi que « l'incident des emblèmes maçonniques » épinglés sur le cercueil par le Vénérable de "La Philosophie Sociale" que des anarchistes arrachèrent, prétextant que Louise Michel n'appartenait à personne.

« Ce qui est sûr, c'est que l'esprit libertaire de Louise Michel soufflait où il voulait »